

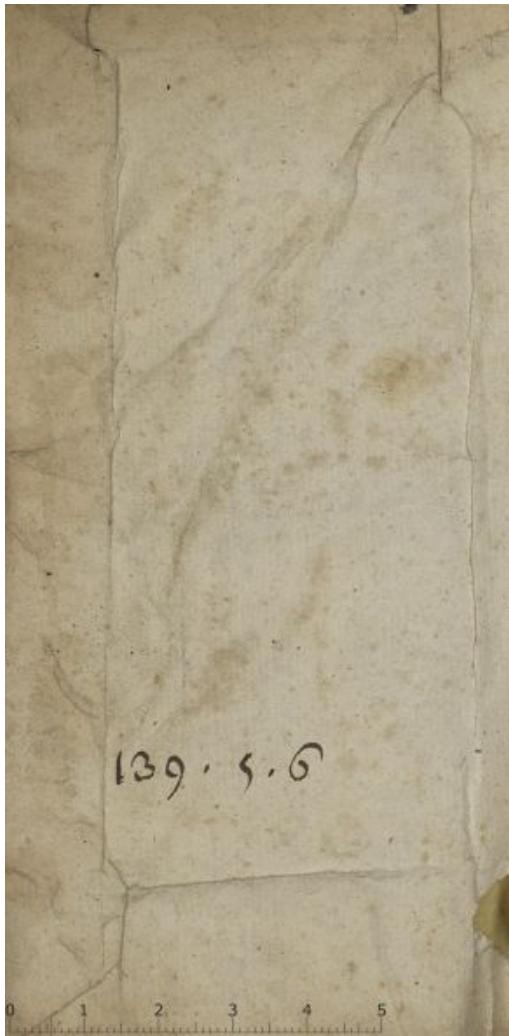
*Bibliothèque numérique*

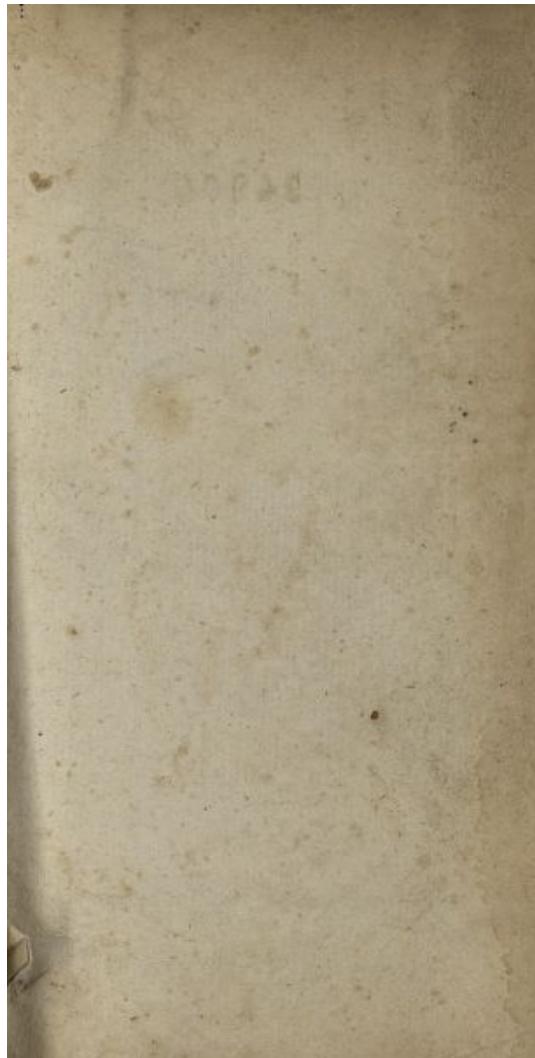
medic@

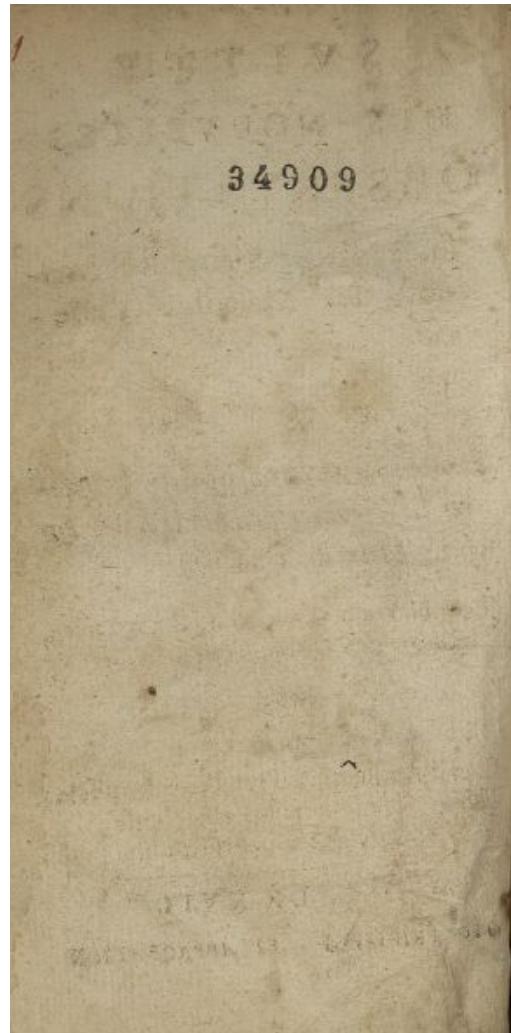
**Blégny, Nicolas de. Suite des  
nouvelles observations sur la nature  
& sur les remedes des maladies  
veneriennes...**

*A Paris, chez l'Autheur, 1677.  
Cote : 34909*









S V I T T E 34909  
DES NOUVELLES  
OBSERVATIONS

sur la Nature & sur les Remèdes  
des Maladies Anciennes & Modernes;

O V

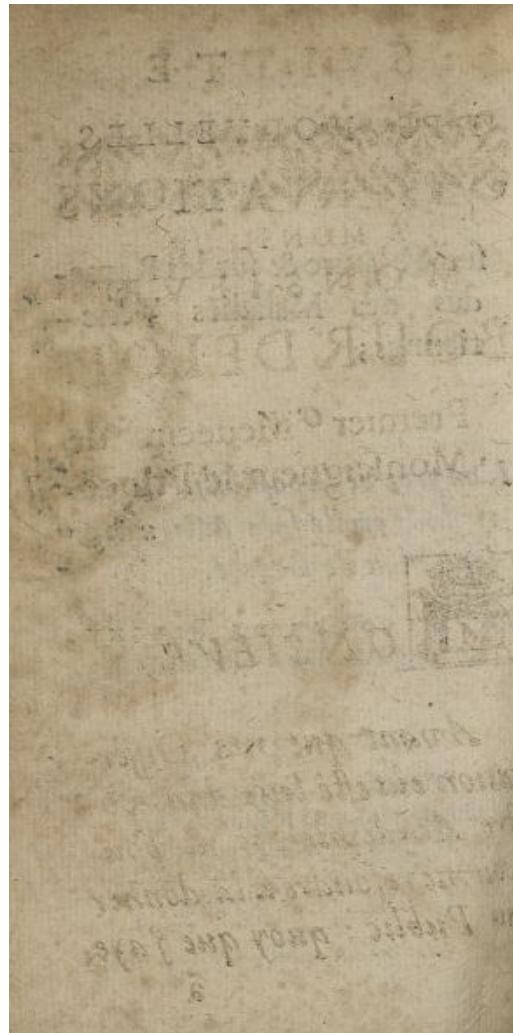
*L'on prouve la possibilité de guérir la Verolle sans Mercure, et sans Flux de Bouche.*

Par NICOLAS DE BLEGNY,  
Chirurgien Ordinaire de la Reine.

\*\*\*  
A PARIS,  
Chez l'Autheur, à l'entrée de la rue  
Guenegaud, près le Pont-Neuf,  
à l'Enseigne de la Prudence.

M. D. C. L X X V I I.

AVEC PRIVILEGE, ET APPROBATION





A MONSIEUR  
MONSIEVR  
BOURDELOT,

Premier Medecin de  
Monseigneur le Prince.



MONSIEVR,

*Avant que ma Differ-  
tation eût été leuë dans vo-  
stre Academie, je ne pou-  
vois me refoudre à la donner  
au Public: quoy que j'aye  
à*

E P I S T R E.

appuyé l'opinion que ie sou-  
tient par des raisonnemens  
invincibles, par des authori-  
ritez considerables, & par  
des experiences assurées : I'a-  
vois lieu de douter si elle trou-  
veroit des Approbateurs, par  
ce qu'elle est opposée à un pre-  
jugé qui est devenu presque  
universel, & que ceux qui  
devroient aussi - bien que  
moy desabuser les autres, sont  
trop interessez dans le party  
contraire pour travailler  
eux mesmes à le détruire ;  
mais depuis qu'elle a été  
examinée en vostre presen-  
ce sans que vous l'ayez con-

EPISTRE.

damnée, j'ay crû que j'en devois attendre un sort plus favorable, & que je serois peut-estre assez heureux pour la voir publiée sous vos auspices, & par consequent sans estre exposée à tout ce que j'en aurois dû craindre ; car comme vous estes si clair-voyant, que rien ne peut échappé à vostre pénétration ; tout le monde sera convaincu de la vérité que j'expose, dez qu'on la verra une fois établië par vostre aveu : mais aussi comme vous ne jugez des choses qu'après les avoir penetrées

à iiij

E P I S T R E.

à fond, personne ne doutera plus de la fausseté de ma proposition, s'il arrive qu'elle ne vous paroisse pas véritable.

Ces motifs, Monsieur, ne m'engagent pas seulement à supprimer ce petit ouvrage si vous le désapprouvez, mais ils me portent mesme à renoncer à tous mes sentimens, s'ils ne se trouvent pas conformes aux vostres; parce que je scay d'ailleurs qu'il y a souvent de l'incertitude & de la contrariété, dans les choses qui paroissent les plus assurées & les

EPISTRE.

plus probables, & que s'il est des rencontres où les hommes doivent douter de ce qui leur semble évident, c'est principalement en ce qui regarde les productions de leur esprit; parce que leur imagination est toujours si remploye des idées qu'elle a conçuees, qu'elle ne permet pas à leur jugement d'étendre ses considerations sur d'autres choses, & qu'il ne prend ses conclusions que sur des prejugez, qui les rendent aussi incertaines que leurs principes sont peu assurés, outre qu'ils sont

à iii

ÉPISTRE.

ordinairement aveuglez  
par les effets de l'amour pro-  
pre, abusez par la complai-  
sance de leurs amis, &  
trompez par le témoignage  
des indifferends.

Mais, Monsieur, ce  
Discours n'est pas simple-  
ment de ceux qui peuvent  
estre Critiquez ; comme il  
tend à destruire une opinion  
dont la pluspart des gens  
sont prevenus ; il est parti-  
culierement sujet à la Cen-  
sure, & il ne peut subsister  
par consequent, sans l'aut-  
horité d'un Personnage, qui  
soit tout ensemble, integre

E P I S T R E.

ſçavant & illustre, non ſeu-  
lement pour confirmer tout  
ce qu'il contient par une  
Approbation authentique,  
mais encore pour avoir un  
ſeur garand contre les ſuites  
ordinaires de la preoccupa-  
tion, de l'ignorance & de  
l'envie.

Cette nécessité qui a fait  
balancer tant d'Autheurs,  
ſur le choix des personnes  
qui puiffent protéger leurs  
ouvrages, ne m'a pas donné  
lieu d'hesiter dans le diſcern-  
ement que j'avois à faire :  
Le ſçay, Monsieur, com-  
bien vous eſtes au dessus de  
a v.

E P I S T R E.

cette lâche Politique , qui  
porte aujourd'huy tant de  
gens à louer des choses qu'ils  
ne croient pas dignes d'estre  
approuvées , & toutes les  
actions de vostre vie sont  
autant de preuves indubita-  
bles de vostre intégrité ; Les  
grands succez des Cures que  
vous avez entreprises , pour  
rendre la santé à tant de per-  
sonnes illustres , les doctes  
instructions que vous don-  
nez liberalement depuis si  
long-temps , à tous ceux qui  
se rendent à vostre celebre  
Academie , & les correspon-  
dances que vous avez tout-

EPISTRE.

jours en avec tous les savans de l'Europe, sont des circonstances qui ostent la liberté de douter de vostre profond savoir ; enfin la renommée qui a rendu vostre Nom si fameux dans tous les lieux du monde, a déjà publié tant de choses à vostre avantage, qu'elle ne peut presque plus rien ajouter à la gloire qu'elle vous a procurée.

Que si je suis assuré par tant de precieux témoignages, d'avoir rencontré dans vous seul toutes les rares qualitez que je devois re-

à v

E P I S T R E.

chercher, le favorable ac-  
cueil que trouvent aupres  
de vous tous ceux qui s'atta-  
chent à cultiver les sciences.  
Et particulierement la Me-  
decine, et l'heureux accez  
que j'y ay trouvé moy-mes-  
me, a l'occasion des ouvra-  
ges que j'ay déja publiez,  
me font croire que job-  
tiendray de vous, tout ce que  
vous me pourrez legitime-  
ment accorder : Cepen-  
dant, Monsieur j'ose vous  
dire que ces considerations  
ne sont pas les seules qui me  
donnent lieu d'esperer; vous  
avez approuvé avantageusement

EPISTRE.

lement mon Art de guerir  
les Maladies Veneriennes,  
l'opinion que je pretend  
prouver y estoit exposée, &  
si j'avois affecté de la traiter  
d'abord assez problemati-  
quement, je m'en estois assez  
expliqué pour l'insinuer  
dans les esprits dociles, &  
pour porter les Critiques à  
la combattre s'ils avoient eu  
dequoy la destruire ; si bien  
que je puis dire que vous  
l'avez déjà en quelque fa-  
çon autorisée, & que vous  
vous porterez peut-être  
d'autant plus volontiers à  
la maintenir, que ses Ad-

EPISTRE.

versaires ne sont fondez  
que sur une prevention, qui  
ne peut jamais estre soutenuë  
par aucun raisonnement  
vray-semblable.

Il est vray qu'ils recou-  
rent à l'experience comme à  
un refuge assuré ; mais ce  
n'est pas assez pour demen-  
tir ce que j'avance, d'avoir  
reconnu par des épreuves reü-  
terées la vertu du Mercure,  
& l'impuissance de quelques  
autres medicamens pour la  
guerison de la Verolle ; par  
ce que ces espreuves ne pen-  
vent présupposer qu'un dou-  
te auquel il faut nécessaire-

EPISTRE.

ment renoncer; lorsque par de nouveaux effais on est parvenu au but de la recherche, ainsi je ne vois pas de quel costé ils se pourront sauver doresnavant; car comme j'ay voué mon travail à l'Utile publique je ne pretend point faire de mistere des choses que j'ay découvertes, & je leur fourniray bien-toft dans la seconde Edition de mes premières Observations, de quoy se convaincre par eux mesmes de la verité que je tâche d'establier.

Avec tout cela, Mon-

EPISTRE.

steur, je prevois bien  
que ce n'en sera pas assez  
pour quelques opiniaires,  
& ie suis persuadé qu'ils  
ne connoistront jamais  
l'erreur où ils sont, si  
vous ne les desabusez par  
l'agrement de l'Ouvrage  
que ie vous presente ;  
mais aussi pour peu qu'il  
soit appuyé de vostre Protec-  
tion, ie suis certain que tou-  
tes les maximes qu'il con-  
tient demeureront constan-  
tes & averrées; parce que  
tout le monde sçayt que  
vous ne souffrez point  
les faussetez ny les im-

EPISTRE.

postures, & que comme  
un autre Hypocrate vous  
confaciez religieusement  
tous les momens de vo-  
stre vie à l'examen des  
veritez Phisiques, & à  
l'estude de toutes les au-  
tres choses qui dependent  
de vostre Profession. C'est,  
Monsieur, ce qui vous  
a remply de ces vives  
lumieres, qui peuvent  
donner de l'esclat à tout  
ce qu'il y a de plus obs-  
cur; c'est ce qui vous  
a procuré l'avantage de  
ne trouver jamais de  
difficultez qui puissent vous

EPISTRE.

arrester dans les recherches que vous faites ,  
& c'est enfin ce qui fait que vos jugemens font d'un si grand poidsqu'ils passent pour des Decisions incontestables parmy tous les Sçavans du siecle.

Apres tout, Monsieur , tel que soit le succez de mon dessein , je sçay que j'en tireray toujours de tres - grands avantages ; car si vous permettez que ma Dissertation soit mise à l'abry de vostre Nom , je seray assuré

ÉPISTRE.

de n'avoir plus rien à redouter, & si vous ne la croyez pas digne de vostre Protection, je trouveray dans les difficultez que vous m'opposerez des connoissances que ie ne pourrois tirer d'ailleurs; Enfin soit que i'aye la satisfaction de la voir imprimée, soit qu'elle ne paroisse jamais au jour, ie seray tousiours assez heureux, si vous la regardez comme un effet de la passion que i'ay d'estre assez connu de vous, pour vous tesmoigner de

EPISTRE.

*plus en plus par mes  
aſſiduitez, par mes re-  
ſpects, & par mes ser-  
vices, combien ie suis*

*MONSIEVR,*

*Vostre tres-humble tres-obéissant &  
tres-affectionné Serviteur,*

*DE BLEGNY.*

\*\*\*\*\*

*Extrait du Privilege du Roy.*

**P**A R grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 21. jour de Mars 1674. signé DES VIEUX, & scellé. Il est permis à NICOLAS DE BLEGNY, Chirurgien Ordinaire de la Reine, de faire imprimer par tel Imprimeur, en tel Volume, marge, caractere, & au tant de fois que bon luy semblera, les Observatiōs qu'il a faites sur l'Art de guérir les Maladies Veneriennes, & ce pendant le temps & espace de dix années, à commencer du jour qu'elles seront achevées d'imprimer, avec deffenses à tous Libraires-imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distri-  
buer lesdites Observations, sous quelque prétexte que ce soit, mesme d'impression estrangere, à peine de confiscation, amande, dépens, dommages & intérêts, ainsi qu'il est plus amplement porté par les Lettres de Privilege.

*Registré sur le Livre de la Communauté  
des Libraires-Imprimeurs de Paris le 12.  
May 1674. suivant l'Arrêt du Parle-*

ment du 8. Avril 1653, & celuy du Conseil  
Privé du Roy du 27. Février 1665.

Signé, THIERRY, Scindic.

Les Exemplaires ont été fournis.

Achevé d'imprimer pour la premiere  
fois le 14. Decembre 1676.

## APPROBATION

De Messieurs les Doyen &  
Docteurs Regens de la Facul-  
té de Medecine en l'Uni-  
versité de Paris.

**N**ous Doyen & Docteurs regens en  
Medecine de la Faculté de Paris :  
ouy le Rapport de Messieurs Quartier &  
le Moyne, aussi Docteurs de la mesme  
Faculté, députez par elle pour lire une  
Dissertation sur la possibilité de guerir  
la Verolle sans Mercure, composée par  
Nicolas de Blegny, Chirurgien ordinai-  
re de la Reyne. Consentons que ladite  
Dissertation soit imprimée. Fait à Paris  
ce 1. Novembre 1676. Signé

A. J. MORAND Doyen.

DISSE

DIS S E R T A T I O N ,  
Sur la poſſibilité de guerir  
la Verolle ſans Mercure  
& ſans Flux de bouche.

ENTRE les parties de la  
Chirurgie, l'Art de guerir  
les Maladies Veneriennes  
eft peut-estre celle qui de-  
mande le plus de probité, de  
ſcience, & d'efprit : Toutes  
les autres conſiſtent ou à  
quelques Operations dont le  
ſucces dépend ſeullement de  
l'adrefſe & de la ſubtilité des  
Operateurs, ou à quelques  
peneſmens dont on peut ren-

A

2 *Dissertation*  
dre les suittes salutaires , en  
observant quelques circon-  
stances qui sont presque tou-  
jours sensibles ; mais pour  
pratiquer avantageusement  
celle cy , ce n'est pas assez  
d'operer dextrement & sans  
peril , ny d'appliquer les re-  
medes exterieurs avec beau-  
coup de circonspection , il  
faut encore penetrer tout ce  
qu'il y a de plus difficile dans  
la Medecine , & apprendre  
par ce moyen à faire un bon  
usage des remedes interieurs,  
parce que c'est seulement par  
eux qu'on doit prevenir ou  
reparer , les indispositions que  
la matiere verolique peut fai-  
re au dedans ; Ce motif qui

devroit porter tous ceux qui pratiquent cet Art à des méditations & à des recherches continues, ne produit néanmoins cet effet que dans un très petit nombre de personnes, & la plus grande partie se contentent de travailler ou selon les maximes de leurs Maîtres, ou selon la doctrine de ceux qui ont écrit de la nature de ces Maladies & de leurs Remèdes, dans le temps qu'on nommoit encore qualitez occultes, toutes celles qu'on croyoit indépendantes du chaud, du froid, du sec, & de l'humide, & cela sans se mettre en peine d'examiner sérieusement si leurs Dogmes

A ij

4 *Dissertation*  
sont bien fondez , si l'estude  
des autres choses ne peut pas  
rendre leurs methodes plus  
asseurées , & s'il n'est pas pos-  
sible de découvrir par de nou-  
velles Observations , des ve-  
ritez tout ensemble incon-  
nuës & importantes , ce qui  
fait qu'ils ne sont jamais en  
estat de rendre raison de leur  
pratique , & qu'ils confon-  
dent à tous momens dans  
leurs discours la cause & l'ef-  
fet , l'agent & le patient , la  
maladie & les symptomes ,  
ce qui est essentiel ou acci-  
dental au sujet ; en un mot ,  
ce qui est propre ou indépen-  
dant des Malades & de leurs  
indispositions ; mais aussi

*sur la Verolle.* 5  
comme ils se forment des  
Idées fausses & confuses ,  
leurs entreprises sont dange-  
reuses & incertaines , & ils  
sont souvent d'autant plus  
mal-heureux , qu'ils ne sont  
jamais assez sçavans pour di-  
versifier leurs remèdes , selon  
les differences notables qui  
se trouvent dans la nature  
des maux , & dans les disposi-  
tions particulières de ceux  
qui les souffrent.

Que si le peu d'attaché  
qu'ils ont à l'estude les rends  
sujets aux disgraces , le mépris  
qu'ils font des nouvelles Ex-  
périences leur offre de grands  
avantages , & ils ont souvent  
le chagrin de voirachever

A iii

6 *Dissertation*  
par les autres ce qu'ils avoient  
mal commencé, ou du moins  
de prendre des leçons de ceux  
qu'ils devroient instruire ;  
parce que n'estant pas natu-  
rellement laborieux, ils se  
portent volontiers à croire  
qu'il n'y a rien d'inconnu  
dans la Nature, & que la Me-  
decine n'aura jamais de meil-  
leurs remèdes que ceux qui  
font de l'usage ordinaire.

C'est ainsi que plusieurs  
Autheurs ont avancé que le  
Mercure est l'unique reme-  
de de la Verolle, sans avoir  
fait les reflexions & les é-  
preuves nécessaires pour ve-  
rifier cette opinion, & c'est  
de la sorte qu'elle est aujour-

d'huy autorisée par la plus  
grand part des fameux Prati-  
ciens, qui la reçoivent parce  
que tout le monde en con-  
vient, & qui ne l'examinent  
point parce qu'ils apprehen-  
dent l'application & le tra-  
vail; mais ils ne se conten-  
tent pas de demeurer ainsi  
dans l'erreur, ils tâchent en-  
core d'y entretenir les autres  
hommes, & ils font passer  
les nouvelles découvertes  
pour des impostures, les re-  
medes extraordinaires pour  
des poisons, & ceux qui trou-  
vent ces choses pour des  
trompeurs. Il est vray qu'ils  
reconnoissent presque tous  
maintenant, que le sang a

A iiiij

8 *Dissertation*  
son principe au cœur , qu'il  
en part & qu'il y revient per-  
petuellement par un mouve-  
mēt circulaire , & qu'on trou-  
ve des réservoirs & des conduits  
par où le chyle y est porté . Il  
est vray encore qu'ils em-  
ploient depuis quelque-  
temps un grand nombre d'ex-  
cellens remèdes qu'ils ne  
tiennent que des Empiries &  
des Chymistes ; mais on sait  
aussi qu'Harveus Pecquet ,  
Paracelse Vanhelmont , &  
tant d'autres illustres Inven-  
teurs ont été décriez comme  
la fausse monnoye durant leur  
vie , & qu'on ne leur a rendu  
justice qu'après qu'ils ont été  
privés par la mort du pouvoir

de faire des jaloux.

Quoy qu'il en soit , il est certain qu'on a vû tant de gens s'élever contre quelques Medecins & quelques Chirurgiens, qui ont proposés pour la guérison de la Verolle des remèdes plus aisez que le Mercure , & des voyes plus naturelles que la salivation, qu'ils ont été contraints d'abandonner ce party ; & s'il s'en est trouvé quelqu'un qui ait eu plus de resolution que les autres , il s'est trouvé à la fin accablé par des caballes & par des intrigues dont il n'a jamais pû se parer.

En effet , quel moyen de se mettre à couvert des méchans :

A . v

10. *Dissertation*

deseins de tant de gens qui  
ne cherchent qu'à nuire , &  
qui sont dans un employ qui  
leur donne lieu de prevenir  
ou de tromper l'esprit de la  
pluspart des Malades : Car  
comme on trouve d'autant  
plus de facilité à les persua-  
der , qu'ils ont tousiours de la  
confiance en ceux qu'ils con-  
sultent , & qu'ils n'ont pas  
assez de connoissance pour  
leur faire rendre raison de  
leurs propositions , dès qu'ils  
leur ont une fois oüi dire qu'il  
n'y a que le Flux de bouche  
qui peut emporter la Verolle ,  
& qu'il n'y a que les Charla-  
tans qui promettent de la  
guerir autrement ; ils n'écou-

tent plus toutes les autres choses qu'on peut dire sur cette matière ; ils croient que toutes les maximes qui sont opposées à celle-là, sont autant d'erreurs & de suppositions, & ils ont même de la peine à croire que le Mercure puisse exciter d'autres évacuations salutaires : mais ce qui est de plus surprenant, c'est qu'ils ne croient pas même avoir la liberté de se plaindre, quand ils ont été mal-traités par ce remède ; & s'il s'en trouve quelques-uns qui soient assez hardis pour le faire, on les fait passer pour des Malades imaginaires ; on attribue à des scé-

A vj

rositez bilieuses les méchans effets de la matière Verollique ; & ( comme si l'on parlloit à des enfans qu'on veut amuser ) on leur dit que le Mercure est un furet dont elle fuit même les approches, tellement qu'ils sont obligés de se croire parfaitement guéris, pendant qu'ils souffrent encore des accidens insupportables ; au lieu que s'il arrive la moindre indisposition à un homme qui aura été traité par d'autres moyens, on ne manque pas de la rapporter à sa première maladie, on luy persuade que cette circonstance jointe à celle de n'avoir pas été pensé par ce

qu'ils appellent la bonne methode, sont des marques indubitables de l'imperfection de la Cure qu'on a pretendu faire ; & souvent pour une petite galle qui sera venue dans un endroit où la piqueure d'une puce l'aura obligé de se gratter, on l'engagera à souffrir le Mercure avec d'autant plus de danger , qu'il ne se trouvera plus dans son corps de matiere propre à diminuer l'activité de ce mineral ; d'où vient qu'il est alors assez fortement agité par la chaleur des parties qui le reçoivent , pour estre sublimé jusqu'à la teste, où il cause nécessairement des symptomes effroyables.

Il faut avouer néanmoins, que ce medicament produit des effets admirables, dans les sujets qui se trouvent propres à recevoir son action, & qu'il y a une infinité de personnes qui ne doivent leur guérison qu'à ce remede ; J'avoué mesme, que plusieurs sçavans Medecins en ont tenté vainement un grand nombre d'autres, & que nous n'avons presque encore vu que des ignorans & des fourbes qui se soient vanté d'en avoir de plus doux & de plus faciles : mais si le Mercure guerit presque tousiours radicalement la Verolle, ce n'est pas à dire

qu'il n'y ait point d'autres medicamens dans la nature qui puissent produire cet effet ; & si on n'a pas encore publié des moyens équivalents , il ne s'ensuit pas qu'il ait esté impossible d'en trouver.

En effet , tous ceux qui pratiquent aujourd'huy la Medecine avec un peu d'application , ne découvrent-t-ils pas dans les remedes qu'ils emploient , des qualitez d'autant plus surprenantes , qu'elles avoient esté auparavant inconnues à tous les autres , ou pour mieux dire , a t-on veu quelque espece de maladie qui n'ait pu estre guerie

que par un seul remede ; & si le Mercure nous manquoit pour celle-cy , seroit-il possible que les Malades ne puissent tirer du secours d'ailleurs; non non , comme nous sommes assuriez qu'un pays peut produire ce qu'un autre n'a point , & que les indispositions qui nous paroissent les mesmes , ne sont jamais essentiellement uniformes , il y a lieu de croire que la Providence divine n'a donne tant de differentes qualitez aux medicamens , qu'afin que les uns puissent suppléer au defaut & à l'impuissance des autres.

D'ailleurs , ne sçait-on pas

que pour guerir les Maladies dont les causes sont attachées aux humeurs comme dans la Verolle, la Nature chasse dehors tout ce qui l'opprime toutes les fois qu'elle est assez ébranlée pour cet effet ; & peut-on douter qu'il n'y ait point de drogues dans la Medecine, qui la puissent émouvoir aussi fortement que le Mercure : mais quand même ce mineral seroit le plus puissant de tous les remèdes, s'ensuivroit-il de-là qu'il le faudroit tousiours nécessairement employer pour chasser la maladie dont ie parle, puisqu'elle est plus facile à guerir que beaucoup d'autres ; en-

fin, quand il n'y auroit point d'indisposition plus opiniâtre que celle-là, y auroit-il lieu de croire qu'il faudroit les mesmes efforts pour la détruire dans tous les Malades, puisque la Nature se met souvent d'elle même dans un mouvement assez fort pour pousser sa cause au dehors, soit par les voyes des sueurs, des selles & des urines, soit par celles qui servent aux évacuations menstruelles dans les femmes, ou à la sortie du sang grossier & melancolique dans quelques hommes qui ont des Hemorroi-des réglées, soit enfin par les moyens dont elle se sert pour

former les abflez exterieurs ;  
ce qui paroist évidemment  
dans les Bubons Veneriens ,  
qui laissent toufiours le corps  
fain, quand ils ont esté arre-  
stez , digerez , & netroyez  
parfaitemt.

Aussi quoy que les Anglois ,  
les Alemans , & quelques  
autres peuples de l'Europe  
ayent le Flux de bouche en  
horreur , & que pour ce sujet  
ils ne souffrent presque point  
ny les frictions ny les par-  
fums de Mercure , on ne voit  
pas que la Verolle , qui est  
si commune dans leur pays ,  
y fasse perir un plus grand  
nombre de personnes que  
dans le nostre. Je sçay bien

qu'on peut dire que sans les guerir parfaitement , on peut bien les delivrer des accidens qui leur arrivent , en évacuant par des moyens communs , les serosités épanchées qui les causent & qui les entretiennent , & qu'on peut encore prevenir leurs plus funestes suites , en reïterant de temps en temps l'usage de ces mesmes moyens : mais quelle apparence y a-t-il de croire , qu'il n'y ait point de Medecins estrangers assez scavans pour connoistre la faute qu'ils feroient en cela , ou qu'ils soient tous assez méchans pour abuser ainsi les Malades , & pour les laisser

toute leur vie dans la malheureuse nécessité d'estre traité tant de fois : mais enfin , quand on ne voudroit point entrer dans toutes ces considerations , qui peut douter qu'un mesme effet ne puisse estre produit par des causes differentes ; & si ce dogme n'estoit pas aussi connu qu'il est véritable , quelle raison auroit on de se fier aux Me decins qui se servent tous de differends moyens pour satis faire à des indications simples & univoques.

Apres tout , je ne suis pas le seul qui a reconnu la vérité que je pretends prouver. Le Docte Fernel dont on ne

22 *Dissertation*  
sçauroit assez honorer la me-  
moire, ne soutient pas seule-  
ment dans son Traité des  
Maladies Veneriennes, que  
la Verolle peut estre guerie  
sans Mercure, il s'efforce en-  
core de prouver qu'on doit  
abandonner ce remede com-  
me pernicieux, & qu'on doit  
preferer le regime propre,  
les sudorifiques & les purga-  
tifs, au sujet de quoy il rapor-  
te diverses experiences, &  
entre-autres celle qu'il fit  
luy-mesme dans la personne  
de Monsieur de Mesieres,  
alors Prieur de S. Denys de la  
Chartres, qu'il guerit en as-  
sez peu de temps avec des  
remedes aisez, apres avoir

esté manqué douze fois par le Mercure.

Le sçavant M<sup>r</sup> Riviere, dans le Livre de ses Observations, dit qu'il a guery plusieurs Verollez en vingt jours par les purgatifs & par les decoctions sudorifiques, de quoy il rapporte diverses exemples, & entre-autres celle d'un homme qui avoit la Verolle depuis douze ans, & qui avoit esté traité plusieurs fois inutilement par la Diette & par le Mercure, a qui il rendit néanmoins la santé par l'usage frequent des purgatifs, & d'une decoction sudorifique préparée avec les coquilles de noix, & l'antimoï-

24 *Dissertation*  
ne ; & dans le Livre des Ob-  
servations qui luy ont esté  
communiquées, il dit qu'un  
Particulier qui pratiquoit la  
Medecine à Paris, guerit par-  
faitemment Henry III. de la  
Verolle, par un remede tres-  
simple qu'il avoit appris d'un  
Turc, quoy que ce Prince  
avoit esté auparavant man-  
qué par les plus habils Me-  
decins & Chirurgiens du  
Royaume.

Du Laurens, qui a excellé  
entre les Medecins & les  
Anathomistes de son temps,  
soutient que le gayac, l'es-  
chine, & la falsepareille, peu-  
vent emporter la Verolle, &  
il dit mesme que plusieurs  
ont

sur la Verole. 35

ont esté gueris de cette maladie par des exercices violents & reîterez. Ranchin ordonne pour le même effet les trois sudorifiques que je viens de nommer, y ajoutant le safran; & il croit aussi que les verolez peuvent trouver du secours dans l'agitation du corps, lors qu'elle est assez forte pour exciter la sueur. De Vigo qui a fait un très-grand usage du Mercure, & qui est l'inventeur de plusieurs compositions où il entre, n'a pas laissé d'enseigner dans ses œuvres la manière de guérir la Verole par d'autres moyens. Mathiolle dans son Comptaire sur Dioscoride, assure

B

que plusieurs ont été guéris par ~~un~~ vin composé de Gayac & de quelques autres drogues. Garcias du Jardin dans son Traité des drogues & épiceries, & Dalechamps dans son Histoire générale des Plantes, veulent que le même Gayac soit un remède infaillible contre la maladie que j'ay dite. Emanuel Aranda dans la Relation de sa captivité d'Alger, assure qu'un Verolé trouva sa guérison dans le vivre & dans le travail des Galères. Enfin Rondelet, Liebault, Silvius Mercurial, Campane & plusieurs autres Médecins, ont proposé dans leurs Ouvrages diverses sortes de

remedes , qu'ils croient du moins aussi assurez que le Mercure : mais comme on ne doit s'attacher aux authoritez qu'en temps qu'elles sont conformes à l'évidence & à la certitude , il vaut mieux considerer la chose en elle-même , en examinant ce qui constitue l'essence de la Verole , & ce qui doit arriver pour qu'elle soit accompagnée de ses symptomes ordinaires , parce qu'ayant une fois determiné la nature du mal & de ses accidens , il sera beaucoup plus facile de juger de la qualité des remedes qui la peuvent détruire , & de la possibilité qu'il y a d'en trouver d'autres que

B ij

28 *Dissertation*  
le Mercure qui puissent pro-  
duire cét effet.

Or si les observations que  
j'ay déjà publiées , prouvent  
suffisamment que la matiere  
Verolique est à peu près de la  
nature des venins, je veux dire  
qu'elle a tout ensemble de l'a-  
cidité & de la volatilité , que  
la Verole consiste essentiel-  
lement dans le mélange de cette  
matiere avec le sang , & que  
les accidens qu'elle produit ne  
sont que les suites de la fer-  
mentation qu'elle est capable  
d'y exciter , & les effets de l'ac-  
tion des serosités salées qui s'é-  
chappent hors des vaisseaux ,  
pendant le bouillonnement  
dont elle est accompagnée

On sçait d'ailleurs que les suffrages de tant de celebres Medecins rendent ces propositions incontestables.

Cela estant ainsi presupposé, il est hors de doute que si l'on peut trouver dans le monde d'autres medicamens que le Mercure, qui soient assez volatils, liquides & penetrans, pour se mouvoir d'une maniere propre à penetrer toutes les parties du corps, à s'unir ou à se mesler avec les acides, & à sortir ensuite par des voyes qui leur soient naturellement propres, ou qui d'ailleurs y soient disposées, on emportera sans l'aide de ce Mineral, l'acide veneneux qui

B iij

30 *Dissertation*  
fait la Verolle : or comme on scait par experience qu'entre les sudorifiques intérieurs, il y en a qui ont assez de volatilité pour se porter par un mouvement rapide, du centre du corps à sa circonference, & pour entraîner par ce moyen les corpuscules hétérogènes qui ne sont pas d'une nature propre à s'unir parfaitement avec les parties liquides ou solides. Il est déjà à presumer qu'on peut trouver parmy les medicaments de ce genre, des remèdes capables d'emporter la matière verolique ; d'ailleurs personne ne doute que la pluspart des diu-  
retiques n'ayent assez de liqui-

dité & de penetration pour se distribuer dans toute la masse du sang, pour se charger des acides qu'ils y rencontrent, & pour les entraîner hors du corps en les précipitant avec les urines, d'où l'on doit conclure qu'ils peuvent sinon oster les accidens de la Verolle, du moins emporter sa racine, en séparant d'avec le sang la cause & le levain des fermentations qui leur donnent naissance. Il est vray que les sudorifiques que je viens de dire, suivent le mouvement du sang, & passent à la circonference du corps avec trop de vitesse, pour emporter tous les acides.

B *iiij*

qui se trouvent répandus dans les entrailles & hors des vaisseaux; & il est vray encore que les dieuretiques ne sont portez qu'avec le sang dans les parties éloignées, c'est à dire qu'ils ne sortent pas des artères ny des veines pour y rentrer en après, comme ils devoient faire pour se charger des acides qui sont attachez aux chairs & aux membranes des extremitez, & pour les entraîner ensuite par les voyes des urines: mais tout cela ne marque au plus que la nécessité d'employer en mesme temps ces deux sortes de remedes, & on ne peut pas inférer de là, que leur usage

puisse estre infructueux pour la  
cure de la maladie d'ot je parle.

Il faut avoier neanmoins  
que tout ce qu'il y a d'acides  
veneriens dans les verolez, ne  
peuvent pas toujours estre  
emportez pas des medicamens  
qui traversent toutes les par-  
ties du corps avec tant de  
promptitude, parce qu'ils sont  
quelquefois en partie emba-  
rassez avec des phlegmes é-  
pais, avec la fanie des ulce-  
res, avec les chairs excrois-  
santes, & avec les impureitez  
qui forment ces abcez qu'on  
appelle froids; mais en ce cas  
il est toujours possible d'aider  
la force de ces remedes par la  
vertu de quelques autres, & il

B y

est certain qu'on peut épuiser ces matières grossières par l'usage fréquent des purgatifs un peu forts, ou même les consumer par celuy des tizannes dessicatives, qui détruisent les superfluitez du corps en augmentant considérablement la chaleur naturelle, & en les poussant d'ailleurs en partie par les pôres, & en partie par les voyes des urines.

On doit donc conclure qu'en employant également les sudorifiques subtils, les diuretiques liquides, les décoctions dessicatives, & les purgatifs quelquefois un peu forts, on pourra oster tout ensemble & la cause & les accidens de la

Verole : Mais si l'on veut estre plus fortement convaincu de cette verité, il n'y a qu'à prendre garde, que de quelque nature que soient les matieres impures qui font les maladies interieures en se meslant avec le sang, ou en s'attachant aux autres parties du dedans, elles en peuvent estre separées par ces moyens, puisque ce n'est principalement que par eux qu'on guerit les rheumes & les rheumatismes, l'apoplexie, la paralysie, la convulsion, l'hidropisie, la fiévre, le poupre, & la peste mesme.

D'ailleurs si l'on veut descendre de cette consideration générale, à celle qui prouve

B vj

particulierement qu'on peut oster par ces remedes les maladies qui ont pour cause l'abondance des acides, & dans lesquelles toutes les serosit z deviennent picquantes & corrosives comme dans la Vero-le , on verra qu'ils ont est  les seules causes de la guerison d'une infinit  de malades qui ont souffert la tigne, la rogne, la lepre blanche , & les herpes miliaires & rongeants ; & chacun peut ´eprouver dans la ren-contre qu'ils peuvent guerir parfaitement les chaude-pis-ses, les chancres, & toutes ces autres indispositions qui sont encore caus es par les acides veneriens. D'ailleurs , si l'on

veut faire quelque analogie des indispositions qui sont particulières à l'homme, avec celles qu'on voit arriver dans les chevaux, on n'aura pas de peine à croire que le farcin n'aye une cause à peu près semblable à celle des maladies que je viens de nommer, & on pourra encore apprendre des Maréchaux, que si quelques-uns d'entre eux guerissent ce mal avec le Mercure, la plus grande part des autres ne l'emportent qu'en poussant avec d'autres remèdes, par les pores, par les selles, & par les urines.

En effet, si l'on fait quelque réflexion sur la nature des diuretiques, n'avoüera-t'on pas qu'ils

sont tres-propres à pousser hors du corps les acides, puis qu'ils sont ou liquides d'eux-mesmes, ou capables de precipiter des eauës dans quoy ces petits corps se dissolvent plus volontiers que dans le sang, ny dans toutes les autres liqueurs, & ne sçait-on pas que c'est pour cette raison que les urines sont toujours salées, quelques douces & insipides que soient les choses qui servent de boisson. C'est ainsi que quelques-unes des maladies que j'ay nommées en dernier lieu, ont esté gueris par le seul usage du petit laict ou d'une tizanne de chien-dent; C'est de la sorte qu'un hom-

me de qualité a depuis peu fait guerir un cheval du farcin, en luy faisant boire durant plusieurs jours une tres-grande quantité d'eau commune. Enfin si l'on en veut croire un homme de probité de ma connoissance, c'est en cette maniere qu'une femme fut guérie l'année precedente de la Verole, seulement par l'infusion de la coloquinte dans le vin blanc.

Quoy qu'il en soit, quand ce remede n'auroit pas eû assez de force de luy-mesme pour produire cet effet, on ne peut pas douter qu'il n'ait pû ébranler assez considerablement la nature, pour l'exciter

à se décharger des impuretés  
dont elle estoit opprimée, &  
qu'il n'ait pu augmenter suffi-  
samment la force de son mou-  
vement pour la porter à puri-  
fier tout le corps, puis qu'il est  
vray qu'elle le fait souvent  
sans un pareil secours, & qu'on  
sçait d'ailleurs qu'un flux d'u-  
rine imprévu, a terminé plus  
d'une fois des maladies uni-  
verselles, & des abcez ou d'aut-  
res indispositions particuliè-  
res de la poitrine, du ventre,  
ou des autres parties du corps.

Pour ce qui est des sudorifi-  
ques, ils ne sont pas d'un ef-  
fet moins considérable, ils empê-  
chent la coagulation du  
sang, qui est le premier effet que

les acides veneriens, les venins & la matiere pestilente produisent dans cette precieuse liqueur ; & quand ils n'ont pas esté donnez assez à temps pour la prevenir , ils la détruisent par une dissolution salutaire, & ils excitent si puissamment la nature à chasser par les pores les choses qui luy sont contraires, qu'ils sont les plus assurrez remedes aux morsures des animaux veneneux , que ce n'est souvent que par eux qu'on peut guerir la peste , & que les Indiens n'ont point de meilleurs moyens pour se mettre à couvert des méchans effets de la Verole. Il est vray que leur guerison est ordinai-

rement plus apparente que réelle , parce qu'ils n'employent que les seules decoctions des plantes sudorifiques dont j'ay parlé , & que ces decoctions sont plus propres à consumer les serosités qui font les accidens de cette maladie , qu'à tirer hors des vaisseaux la matière impure qui les fomentent ; mais il est vray aussi qu'elles excitent quelquefois dans le sang une fermentation assez vêhemente , pour donner lieu à la nature d'en séparer tous les acides veneriens , & de les déposer ensuite dans les chairs des extremitez , d'où ils sont d'autant plus facilement tirez qu'ils se dissolvent tou-

*sur la Verole.* 43  
jours dans les serosit z qui  
forment la sueur.

Mais si nous en voulons voir  
des effets d'autant plus surpre-  
nans , qu'on ne les peut pres-  
que jamais obtenir par l'action  
du Mercure ny par la conti-  
nuation du flux de bouche ; Il  
n'y a qu'à rendre les compo-  
sitions qu'on en fait en partie  
diuretiques , & on verra par  
exemple que les decocti ns  
de cette qualit , font souvent  
disparoistre les duretez de la  
chair, des ligamens & des mem-  
branes , & les elevations des  
os & des cartilages , & l'on  
verra encore que le seul anti-  
moine diaphoretique , mesl   
avec une certaine liqueur ape-

ritive guerit les gonorrhées les plus rebelles ; C'est par une expérience à peu près semblable, qu'un sçavant Escuyer guerit il y a quelque mois avec de l'anthimoine ainsi préparé, un cheval malade qu'il n'avoit pu remettre par aucun autre moyen : il luy en fit prendre deux onces chaque jour durant trois semaines dans la decoction de parietaire , après quoy l'animal devint plus vigoureux , il luy vint de fort grosses galles sur toute la peau, & peu de jours après on luy vit tomber le poil ; mais de maniere qu'à mesure que le nouveau s'accrut toutes les galles tomberent , & qu'il re-

couvert en peu de temps la santé & la beauté qu'il avoit perduës.

A l'égard des purgatifs, on a éprouvé tant de fois qu'ils peuvent tirer les impuretés & les superfluitez de toutes les parties du corps, que ceux mesmes qui ne veulent point traiter la Verole sans Mercure, penseroient aussi l'avoir guérie imparfaitement, s'ils n'avoient purgé plusieurs fois leurs malades devant & après l'effet de ce remede, & l'on ne voit que trop souvent le retour des fiévres & des autres maladies interieures, à ceux en qui on les a voulu épargner; mais pour ne parler que des bons

46 *Dissertation*  
effets qu'ils produisent dans  
les maux qui ont pour cause  
les acides Veneriens, ne sçait-  
on pas qu'ils contribuënt du  
moins autant que tous les au-  
tres remedes, à la guerison des  
chaude-pisles & des chancres  
veroliques ; & n'y a-t'il pas eû  
un grand nombre de verolez,  
qui ont esté delivrez des pu-  
stules, des douleurs & de la  
pluspart des autres accidens de  
la Verole, en prenant de temps  
en temps des purgatifs pour  
retarder leur traitement jus-  
ques dans des saisons ou des  
occurrences commodes.

Au reste, si les authoritez  
que j'ay rapportées sont consi-  
derables, & si les raisonnemens

dont je les ay appuyées sont judicieux , les experiences publiques que j'offre de faire, sont des moyens que les plus incredules pourront prendre , pour se convaincre d'une vérité qu'ils ne sçauoient nier qu'injustement; mais pour celles que j'ay déjà faites en differends temps , j'avouë que la nécessité de taire les noms des malades qui en ont profité , & l'incertitude qui se trouve quelquefois dans les signes de la Verole , sont deux circonstances qui les pourroient rendre douteuses. Cependant , comme il y en a quelques-unes qui ont esté faites sur des personnes en qui il s'est trouvé

des marques indubitables de cette maladie & de sa guérison, & qu'elles ont été heureusement achevées en présence de gens qui en pourroient rendre un témoignage irreprochable, je croy qu'il est d'autant plus utile de les rapporter ici, qu'elles seront peut-être suffisantes pour persuader ceux dont l'opiniâtreté ne va pas jusqu'à l'excez.

Un Gentil-homme Anglois trois mois après avoir été traité d'un chancre, fut surpris d'une douleur de teste insupportable, & pour laquelle il se fit inutilement saigner deux fois, peu après tous ses cheveux tomberent, il luy vint quelques

quelques pustulles au front ,  
& en moins de rien tout son  
corps en fut couvert. Il con-  
sulta son mal , & on luy dit  
que c'estoit la Verole , com-  
me en effet , il n'y avoit pas  
lieu d'en douter ; mais preve-  
nu de l'opinion qu'on a du  
Mercure en son païs , il dit  
qu'il aimoit mieux mourir  
que de souffrir le Flux de bou-  
che , & resolu de l'éviter à  
quelque prix que ce fut , il  
me pria de le traiter de quel-  
qu'autre maniere ; ce que je  
fis avec tant de succez , par  
des remedes de la nature de  
ceux que j'ay décrits , qu'a-  
prés y avoir travaillé seule-  
ment durant cinq semaines ,

C

il fut remis dans une santé si parfaite, qu'il n'a pas souffert depuis l'amoindre indisposition, quoi qu'il y a plus de deux ans que ce traitement a été fait.

Un Estudiant en Médecine, qui avait été jugé atteint de la Verole, parce qu'il avoit trois chancres à la bouche, une pustule crouteuse & fort large au perignée, & des douleurs fixes & nocturnes dans le milieu des gras des cuisses & des jambes, (ce qui avoit été les suites d'une Chaude-pisse virulète & d'un Bubon qui avoit rentré) fut traité deux fois par le Mercure sans voir la fin de ses douleurs, qui le tourmentaient.

toient encore plus cruellement qu'auparavant, & quoy que les chancres de la bouche & la pustulle du perignée disparurent dés le premier traitement , il luy arriva peu après le dernier sous le prepuce & au siege , des verruës & des ulceres qui furent de nouvelles marques de la rebellion de son mal ; mais par ee qu'il avoit leû dans quelques Autheurs, que plusieurs Verolez avoient souffert le Flux de bouche sans estre délivrez de leur indisposition , & qu'ils avoient neantmoins trouvé leur guerison dans l'usage de quelques remedes assez communs , il ne se dé-

C ij

52 *Dissertation*  
conforta pas tout à fait , &  
ayant appris que j'avois gué-  
ry plusieurs malades par des  
moyens nouveaux & extra-  
ordinaires , il me vint prier  
d'y travailler encore en  
sa faveur , & il fut si heureux  
dans ce dessein , qu'après l'a-  
voir traité durant sept semai-  
nes , il se vit en estat d'ac-  
complir un Mariage pour le-  
quel on le pressoit fort , sans  
que sa femme ny deux enfans  
qu'il a eû d'elle , ayent souf-  
fert aucun accident qui puisse  
rendre sa guérison douleuse.

Un homme employé dans  
les Finances , qui avoit négli-  
gé fort long-temps la guéri-  
son d'un chancre qu'il avoit

au filet, se vit enfin surpris de douleurs cruelles dans presque toutes les parties de son corps, & qui ne furent pas seulement traitées sans fruit par les remèdes ordinaires aux rheumatismes ; mais qui furent bien-tôt accompagnées de plusieurs tubercules à la teste fort dures, d'un nodus sur l'os du coude près le poignet, & de deux autres sur la creste du tibia de la jambe droite. Cependant dans l'indispensable nécessité de continuer son employ ou de le perdre, il se résolut d'abandonner l'opinion commune pour s'en fier à l'expérience particulière d'un de

C iij

34 *Dissertation*  
ses amis , que j'avois guéry  
peu auparavant sans tetricite  
& sans Mercure , dans cette  
pensée il se mit entre mes  
mains , & il n'y fut qu'à peine  
deux mois sans éprouver  
comme les autres , que ce  
qui n'est pas universellement  
connu , n'en est pas toujours  
moins estimable , parce que  
ce fut en moins de temps que  
ses douleurs cessèrent , & que  
ses nodus disparurent ; il n'y  
eût que les tubercules de la  
tête qui ne furent entière-  
ment abaissées que trois se-  
maines après avoir cessé les  
remedes généraux .

Mais ce n'est pas assez d'a-  
voir étably par toutes ces

preuves la possibilité de guérir la Verole sans Mercure & sans Flux de bouche, il faut encore montrer la nécessité qu'il y a de la traiter quelquefois par d'autres moyens, afin d'engager les Chirurgiens qui les ignorent à les rechercher avec application. Cette autre vérité qui est encore moins connue que la première, n'est pas néanmoins difficile à prouver; on voit maintenant tant de gens, & particulièrement parmy les Estrangers, qui se résoudroient plutost à mourir qu'à souffrir la salivation, que nous autions le déplaisir d'en voir perir plusieurs par l'action &

56 *Dissertation*  
par les effets de la matière ve-  
rolique , si nous ne pouvions  
pas en délivrer les malades  
par des évacuations plus or-  
dinaires. D'ailleurs la retraite  
qui est si nécessaire à tous  
ceux qui sont traitez par les  
Onctions, par les Emplastres,  
& par les Parfums de Mer-  
cu-re , est une démarche insup-  
portable aux personnes qui  
portent la peine d'un crime  
dont elles sont innocentes, je  
veux dire à celles qui ont le  
mal-heur d'estre associées à  
des impudiques par le sacré  
nœud du Mariage , elle est  
toujours une note d'infamie  
pour les femmes , pour les  
gens publics , & pour ceux

qui meinent une sorte de vie  
reguliere ; & elle est enfin  
souvent cause de la ruine des  
gens d'affaires , des Commis-  
sionnaires , des domestiques ,  
& généralement de ceux dont  
les emplois ne peuvent ja-  
mais vaquer.

Cependant si les malades  
trouvoient toujours dans cet-  
te retraite le secours qu'ils y  
vont chercher , ils trouve-  
roient peut estre aussi dans  
leur desastre quelque peu de  
consolation ; mais la pluspart  
en sortent ou mal guéris , ou  
après y avoir souffert cruelle-  
ment , & quelques-uns mes-  
mes y reçoivent le coup de la  
mort de la main qui devoit

53 *Dissertation*  
les tirer du peril où ils  
estoient exposez, parce qu'il  
ne se trouve pas par tout des  
Chirurgiens assez scavans &  
assez experimentez pour faire  
un bon usage du Mercure, &  
que les plus ignorans s'inge-  
rent aujourd'huy de l'em-  
ployer avec tant de temerité,  
qu'ils ne demandent jamais  
du conseil que quand leurs  
fautes sont irreparables.

Mais quand les Chirurgiens  
capables seroient toujours à  
la disposition des malades,  
s'en trouveroit-il un seul qui  
puisse répondre absolument  
des effets du Mercure, ne  
scrait-on pas que le tempe-  
ramment & la constitution,

ne sont pas semblables dans tous les hommes , & que tel peut estre disposé à recevoir utilement l'action d'un medicament , en qui un autre causeroit des mouvemens extra-ordinaires & pernicieux.

C'est pour ce sujet que tous les Autheurs ont écrit diverses formules de remedes pour chaque indisposition particuliere , & qu'ils ont ordonné en premier lieu l'usage des plus doux & des plus faciles , afin d'apprendre aux Estudiants que la cure des maladies doit estre diversifiée non seulement selon le sexe , l'âge, le tempéramment, les forces, & les autres dispositions où peu-

60 *Dissertation*  
vent estre les malades en les  
traitant ; mais ~~encore~~ suivant  
ce qui a esté résulté de l'ac-  
tion de ceux qui ont esté pre-  
mierement employez.

Aussi quoy que le Mercure  
ait ~~esté~~ le remede de plu-  
sieurs , on scait qu'il a ~~esté~~  
vainement employé pour  
quelques-uns, & qu'il a mes-  
me esté un poison en quel-  
ques autres , parce qu'il s'est  
trouvé des sujets dans lesquels  
ses mouvemens ordinaires  
ont ~~esté~~ empeschez par des  
obstacles impréveus , & qu'il  
y a eû des personnes trop foi-  
bles ou d'ailleurs trop delica-  
tes pour resister à la grandeur  
de l'émotion & à la continui-  
té

61

*sur la Verolle.*  
té des évacuations qu'il excite ; Après tout , si chaque maladie n'avoit qu'un seul remede, les Medecins seroient contraints de laisser dans un desespoir assuré , tous les malades en qui il se seroit trouvé des dispositions contraires à son action ; & comme il n'y a rien de plus commun que cette avanture, la Medecine seroit à la fin si stérile , que le peu de secours qu'on en pourroit tirer deviendroit la cause de son abandonnement.

F I N.

